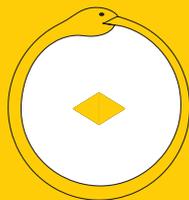
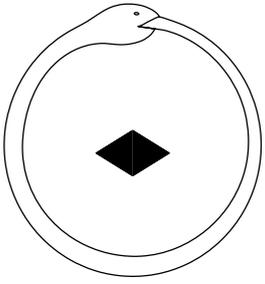




LA VIE EST SAUVAGE
Ailton Krenak



cahiers
SELVAGEM



LA VIE EST SAUVAGE

Ailton Krenak

NEF

Près du Coeur Sauvage. C'est comme vouloir rester près du Soleil et constater que son intérieur est chaud et merveilleux. Près du cœur sauvage, c'est comme se retrouver près du Soleil. C'est être à l'intérieur du même atome.

Différemment d'une appréciation morale distinguant civilisé et sauvage, j'observe le sauvage comme vie. L'expression de la vie est sauvage. Dans la compréhension d'Emanuele Coccia, la vie est une métamorphose, elle est dépourvue de ce paramètre spéciste humain. La vie ne cherche pas notre espèce, elle traverse notre espèce. C'est pourquoi un arbre était autrefois une pierre et une rivière était autrefois un nuage. C'est tellement merveilleux, vous regardez un nuage et vous voyez une rivière. C'est faire l'expérience de l'évolution, mais pas dans le sens étriqué qui a été imaginé au XXe siècle, comme quelque chose qui se passerait en dehors de nous. Une évolution qui serait prisonnière de ces deux branches que sont la culture et la nature. Coccia parvient à échapper à cette dichotomie et propose une cosmovision, une poésie de la vie, où il va jusqu'à dire que notre ADN est un mélange de tout ce qui a existé avant nous. Cela nous place à l'origine de la vie, dans une autre perspective de la transformation, qui nous lie au mythologique. C'est quelque chose que Lévi-Strauss est allé chercher en son temps, mais que les naturalistes faisaient déjà.

Il est évident que, pour les naturalistes du XVIIe siècle, le sauvage n'était pas le contraire du civilisé. Le sauvage était cette vérité naturelle de la vie qu'ils cherchaient tant à appréhender. Mais d'où leur est venue une telle profusion de vie? De la débrouille pour survivre dans les montagnes, sur l'Everest, dans l'Himalaya, dans les déserts africains, dans les Andes. Ils cherchaient la source de la vie, et leur folie était d'aller là où elle était censée se trouver. C'est très intéressant, car c'est une ex-

périence humaine enfantine, celle de chercher l'origine de la vie, alors qu'en fait elle parle tout simplement à travers nous. Drummond, dans son merveilleux poème « L'homme et ses voyages » dit que l'être humain, qui s'ennuyait sur Terre du fait de sa banalité et de son manque de divertissements, décide de partir pour l'espace chasser des choses dans le cosmos. C'est la même chose que les naturalistes faisaient.

Ils chassaient la vie. Le poète dit que le grand voyage que l'être humain doit faire est de lui-même vers lui-même. Et ceci n'est pas un message mystique. Il ne sous-entend pas l'existence d'une transcendance spirituelle que l'être humain devrait chercher quelque part. Ce qu'il dit est ceci: nous sommes déjà la vie. Nous n'avons pas besoin de la chercher où que ce soit. Je trouve ça tellement merveilleux, parce que ça nous donne de la confiance, une ferme confiance en la supériorité de la vie sur toute observation pouvant être produite, y compris lorsque cette observation est scientifique.

Je trouve très sympathique le rôle que la science assume en ces temps de négationnisme, de terre plate. Elle avance doucement des évidences du fait que la vie existait déjà bien avant que les interprétations humaines viennent la capturer. La vie était déjà installée ici depuis des milliards d'années. Nous avons pris le train dans une gare éloignée, loin du début de tout. Et nous ne sommes que de passage dans ce train. C'est une idée un peu simpliste, mais ce monde que nous habitons est plus grand que nous.

Nous sommes en train de semer le désordre, de salir les plages, de jeter du pétrole partout, de percer le toit du ciel, comme dit Kopenawa Yanomami. Il dit que les *napo* (les blancs), surchauffent en excès le corps de la Terre et cela perce la poitrine de *Hutukara*, le ciel. Mais ce n'est pas ce ciel-ci recouvert de nuages. C'est comme le dit la chanson « Maracatu Atômico »: « [...] derrière ce ciel il y a un autre ciel, un autre ciel ».

Là-bas, dans cet autre ciel, sa poitrine souffre d'une brûlure. L'observation date d'avant le Sommet de la Terre de 1992, quand finalement les scientifiques ont dit: « nous sommes en train de faire un trou dans le ciel ». Les chamans avertissaient déjà du danger que cette blessure se produise dans le ciel. Cette sensibilité du chaman de comprendre que le ciel est lui aussi capable de ressentir, est merveilleuse parce que ce qu'ils

disent c'est que la vie est partout, la vie est présente jusqu'au ciel. Même le ciel n'échappe pas à la vie.

Il y a des gens suffisamment fous pour aller chercher la vie jusque dans les cieux, alors qu'elle est déjà ici, ici et là, et de partout. Cette méditation nous amenant à comprendre que la vie se trouve de partout est merveilleuse, car elle nous donne le pouvoir de traverser, ainsi que la vie elle-même le fait, toutes les périodes: périodes de l'histoire, périodes géologiques.

Nos parents du haut Rio Negro – les peuples des eaux noires, comme le dit Berta Ribeiro – les *Tukano*, *Desana*, *Baniwa*... toute cette constellation de peuples a produit un récit de la transformation du corps que nous portons maintenant en tant qu'humains mais que nous avons connue sous d'autres formes, dans d'autres expériences, en tant que poisson ou eau, par exemple. Voyez comment la vie est porteuse de souvenirs, comment elle véhicule des mémoires ancestrales. Et ce qui est ancestral n'est pas nécessairement anthropomorphe. Quand je pense à l'ancestralité, je ne pense pas à des gens qui me ressemblent. Je pense à des êtres inimaginables, sauvages.

Voilà ce qu'on peut entendre par « sauvage ». Ce n'est pas cette chose culturaliste et contrôlée à laquelle fait référence la pensée grecque. Bien sûr, lorsque Platon et ses collègues se promenaient à Athènes, ils pouvaient regarder le monde autour d'eux et dire: le monde est sauvage. Ils ne manquaient pas à la vérité en disant cela. Eux aussi étaient sauvages. Et nous le sommes tout autant que les Grecs.

Quand nous avons choisi d'appeler *Selvagem* le cycle d'études que nous avons commencé il y a 3 ans, il y avait une discussion en cours sur la transversalité et la transculturalité, avec le désir de s'affranchir des lignes imposées par le champ scientifique, et de penser sans béquilles. On a décidé de penser sans béquilles et c'était la bonne décision. Certains ont trouvé provocateur le fait qu'on appelle Emanuele Coccia, Antonio Nobre et d'autres penseurs contemporains bien en vue pour participer à ce cycle *Selvagem*, mais ce qui importait au fond, c'était que cette provocation soit créative et suscite une déstabilisation de la place du scientifique.

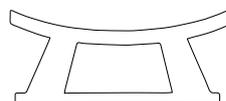
La vie nous traverse tous et elle est sauvage. Nous redonnons ici un sens à la vie en tant que source permanente d'émerveillement, comme

le fait aussi l'idée du parachute coloré, qui est un dispositif pour élargir l'esprit, la subjectivité.

Aldous Huxley parlait des portes de la perception. En cette période de pandémie où nous sommes confinés les yeux rivés sur nos fenêtres virtuelles, j'ai beaucoup réfléchi à cette idée de fenêtre comme lieu de fugue d'un lieu confiné, d'un espace clos. La fenêtre peut aussi être perçue comme étant nos propres yeux. C'est avec eux que nous regardons la vie qui nous entoure. Et c'est après seulement que nous faisons l'expérience d'autres sensibilités, comme le toucher. Mais notre premier regard sur le monde se fait depuis cette fenêtre oculaire.

Krishnamurti et d'autres maîtres indiens disent qu'un grain de sable contient tout l'univers. Cette perspective aide les êtres humains à apaiser un peu leurs pensées et leur cœur, et les aide à comprendre que nous n'avons pas besoin de partir explorer le cosmos. Nous n'avons pas besoin de lancer des fusées dans le ciel. Nous pouvons rechercher ces paysages cosmiques qui nous fascinent tant dans les micro-organismes qui se trouvent dans notre propre corps et autour de nous. Ils sont là. La vie est de partout et ces paysages cosmiques sont ici-même, à l'échelle cellulaire. Toutes les spéculations du type: « Mais, serait-ce vraiment sur Terre que la vie aurait connu son origine? » sont des considérations proprement spécistes. C'est la question qui ne pouvait être typiquement posée que par un être humain. Aucun autre être ne pose ce genre de question parce qu'ils se trouvent dans le flux de l'existence d'une manière si pleine qu'il n'est dès lors question que de production de vie. Je dis souvent aux gens: « Écoutez, vous n'avez pas besoin de quitter la planète pour cela. Vous pouvez le faire ici-même. Faire l'expérience du contentement avec la vie. »

La série de rencontres *Selvagem*, que nous avons tenue en présentiel en 2018 et 2019, m'a beaucoup aidé à poser les pieds sur terre, à m'asseoir comme le font les *kumus*. Ils arrivent, posent leurs tabourets à terre et s'assoient confortablement. Jointes l'un à l'autre, le corps du chaman et le tabouret deviennent une véritable nef.



Nous traversons une période qui a beaucoup mis à mal notre sensibilité. Nous ne pouvons plus nous enlacer, nous prendre dans les bras ni nous amuser avec d'autres personnes, ce qui a une incidence profonde sur notre sentiment d'être vivant. Mais nous pouvons compenser cela, en buvant par exemple une infusion légère, et faire en sorte que cette expérience soit supportable et ne s'installe pas dans notre organisme. C'est plus ou moins comme d'avoir contracté une maladie de façon asymptomatique. Et l'idée, c'est de faire de l'expérience du confinement une contagion asymptomatique. Il n'y a pas besoin d'avoir les symptômes. Les symptômes dépendent de nous. Chacun produit les symptômes qui correspondent à sa disposition face à la vie.

Erik Jennings Simões, un médecin qui travaille avec les Zo'é, un peuple autochtone récemment contacté, était très soucieux des dommages que la pandémie pouvait leur occasionner. Il a réussi à les maintenir isolés pendant le pic de la contagion. Heureux, il m'a dit que personne parmi les Zo'é n'était tombé malade. En répondant à la question sur ce qu'ils avaient fait pour éviter la contagion, les Zo'é ont dit: « Nous avons fui au plus profond de notre forêt. Nous avons quitté les sentiers battus. Nous sommes allés dans des endroits où nous ne nous croiserions pas les uns et les autres. Nous avons mis l'évitement en action, qui est une pratique culturelle à nous ».

Quand un enfant naît, le père de l'enfant ne peut pas voir les grands-parents. Cela fait partie de leur système culturel. Le père de l'enfant doit rester hors des échanges, il ne peut pas être vu. S'il est vu, l'enfant tombe malade. Un autre exemple d'évitement est celui du chasseur. Lorsque il a un nouvel enfant, ou lorsque sa partenaire est enceinte, il ne peut pas aller dans la brousse chasser des animaux de façon aléatoire. Il doit être très prudent, car les esprits des animaux peuvent le chasser à son tour et avoir une incidence sur la santé du bébé et de la mère. C'est toute une discipline et une culture de l'évitement.

Les Zo'é ont activé leur propre dispositif thérapeutique qui leur a évité de tomber malades. Observant cela d'un point de vue médical occidental, Erik a dit qu'il était admiratif de la capacité des Zo'é à savoir

ce qu'ils devaient adopter comme évitement, même en pleine forêt. Quand il leur a demandé la raison, ils ont répondu « parce que l'esprit de cette maladie se déplace dans l'air ». Ils voient l'esprit de cette maladie, et comment celui-ci se déplace dans l'air. Les Zo'é savent cela par leur culture, par leurs pratiques sociales. Erik était très étonné de constater que les amis Zo'é, un peuple de la forêt, disposaient d'une médecine efficace pour éviter la contagion.

Un poème qui m'est venu un jour et que j'ai nommé « Tradition » dit: « en chantant, en dansant, en passant au-dessus du feu, nous suivons la trace de nos ancêtres dans le continuum de la tradition ». En cette période de privation, nous passons au-dessus du feu. Il faut être très prudent, très attentif, car les personnes initiées à passer au-dessus du feu, lorsqu'elles sont distraites, se brûlent les pieds. Il faut être dans un état de concentration si profond qu'il devient alors possible de passer au-dessus du feu sans savoir que l'on passe au-dessus du feu. Cela existe dans un grand nombre de nos cultures.

À différentes périodes de cette année (2020), certaines personnes ont souffert d'une sensation d'écrasement dans leur corps. Même les personnes qui ne prennent pas le temps de faire une pause lorsque le corps le demande, ou qui n'y prêtent pas attention, ont senti leurs organes souffrir. C'est une expérience tout à fait inhabituelle que nous sommes en train de vivre. J'ai entendu une personne dire qu'elle voulait retrouver sa vie. J'ai pensé « quelle souffrance ». Cette personne voulait retrouver sa vie. C'est une autre façon de désigner ce que l'on nomme aujourd'hui de « nouvelle normalité ». Il y a une grande anxiété chez tous ceux qui veulent échapper à l'état de « suspension ». Je n'ai toujours pas trouvé d'autre terme que « suspension » pour parler de l'époque dans laquelle nous vivons.

Quelqu'un avec une formation objective, solidaire de l'organisation logique scientifique du quotidien, lorsqu'il subit une rupture au niveau de sa vie quotidienne, peut même aller jusqu'à tomber malade. Beaucoup peuvent tomber malades non pas à cause du covid, ni de la contagion, mais parce qu'ils se sentent obligés d'arrêter leur vie. La routine est comme une monoculture. Une monoculture dans la vie. Eh bien voilà, quelle que soit la situation, la monoculture n'est jamais

une bonne chose. Pas même lorsque elle est à l'intérieur de soi, isolée, parce qu'elle nous prive de notre connexion avec tous les autres sens du fait d'être vivant.

Ce sont des milliards de personnes qui veulent retrouver leur vie. Mais qu'est-ce qu'ils faisaient donc de cette vie qu'ils souhaitent tant retrouver maintenant?

Quelques rares personnes, pour avoir échappé à la configuration mentale de vivre une monoculture à l'intérieur d'elles-mêmes, et qui étaient engagées dans une vie solidaire d'autres existences, se nourrissant d'autres vies, vies d'arbres, d'oiseaux, de poissons, de montagnes, ont fait la rencontre de quelque chose proche de ce que l'on appelle âme.

La définition de la vie en tant qu'expérience de monoculture est cette expérience de vie qui isole des autres connexions. Il est nécessaire de comprendre que tout est vivant: les fleurs, les nuages et le vent.

Beaucoup de gens n'arrivent pas à faire l'expérience de rester chez soi et s'empressent de quitter leur cocon pour se rendre quelque part. Le cocon n'est pas un endroit confortable. Cela nous fait aussi réfléchir à la vie que nous menions, et à la vie que nous souhaiterions mener. Je trouve qu'il est très important d'essayer de comprendre les multiples processus de formation de la vie. Nous devons nous impliquer dans l'expérience de la vie, au-delà de l'expérience intellectuelle, au-delà de ce que nous pouvons apprendre par la lecture, la littérature et toutes sortes de récits. Nous sommes appelés à avoir des expériences à partir de nous-mêmes.

Je voulais chercher une image pour parler de cette idée du futur, cette perspective cartésienne selon laquelle le temps serait une prospection, dans une seule direction. J'identifie cette prospection au mouvement de sonder le lendemain, auquel nous participons tous globalement. Dans le texte *O Amanhã Não Está à Venda* [Demain n'est pas à vendre], j'interroge notre angoisse de savoir ce qu'il y a de l'autre côté, de ce qu'est le lendemain.

En littérature, tout comme dans les études scientifiques, le moment où une explosion cosmique se produit ne se trouve ni après ni avant quoi que ce soit. J'appelle cet événement le « Temps du Mythe », antérieur à notre angoisse de connaître le lendemain.

L'incertitude vivante, qui a déjà été un thème de Biennale, est une expérience antérieure à l'angoisse de l'incertitude de savoir s'il va y avoir un vaccin contre la pandémie, si on va envoyer des vaisseaux sur Mars ou si on va réussir à coloniser d'autres planètes. C'est la même fureur. C'est la même angoisse. J'ai souvent insisté là-dessus, car les autres êtres qui vivent avec nous ne s'intéressent pas au lendemain. Leur expérience à eux est totalement abandonnée au sentiment d'être vivant, sans aucune garantie.

C'est peut-être une idée qu'on retrouve aussi dans l'image des parachutes colorés, dans cette idée d'une chute qu'on n'aurait pas besoin de fuir, qui ne provoquerait en nous ni peur ni angoisse. Nous ferions ainsi une expérience poétique face à une situation d'effroi. Je pense que si nous parvenions à nous connecter avec le sens de la vie qui se trouve en tout, vivre au quotidien cesserait d'être laborieux et deviendrait une expérience tellement merveilleuse qu'en réalité, rien ne nous manquerait.

Cela a à voir avec l'idée de vivre avec rien. Vivre avec rien est différent de vivre sans rien. C'est la même chose que le verre à moitié plein ou à moitié vide. Je suis sûr que tout le monde a déjà vu une publicité du genre « Nous devons faire cela parce que, eux, ils n'ont rien ». Mais lorsque ce sera vous qui n'aurez rien, alors l'expérience pourra être différente.

Vivre avec rien, ce serait le véritable défi pour ce monde-ci qui consomme l'équivalent d'une planète dès le mois de mai, juin. Cette année, la pandémie a décalé l'horloge jusqu'au mois d'août. Nous sommes revenus au niveau d'il y a 15 ans, quand nous consommions un monde et demi. Aujourd'hui, nous sommes revenus au niveau de deux planètes consommées par an.

Nombreuses sont les personnes qui entendent ce commentaire concernant la consommation de deux planètes par an et pensent qu'il ne s'agit que d'une parabole. Mais voyez ce qui s'est passé dans l'Amapá: cet État du nord du Brésil est resté sans électricité presque un mois entier. L'État de Roraima a lui aussi connu des coupures. Et ils se trouvent maintenant en plein conflit les uns avec les autres concernant les modalités de remise en marche des machines.

Nous consommons de l'énergie à tort et à travers. Nous parlons de l'énergie qui fait bouger les villes, mais il y a aussi celle qui nous fait bouger. Manger deux planètes par an, cela a à voir avec notre réflexion sur vivre avec rien. Il ne s'agit pas de tout faire disparaître et de nous laisser sans rien. Mais plutôt de vivre avec rien.

Vivre avec rien, c'est vivre avec ce dont nous disposons aujourd'hui. Sans angoisse ni quête du lendemain. C'est prédisposer sa sensibilité à faire l'expérience de l'incertitude vivante.

Je dis souvent que nous paraissions si sûrs de nous en ces temps de fléau qui nous accompagnent jusqu'en ce début de XXI^e siècle, que l'intelligence artificielle semble être tout à fait à son aise. Nos petites machines ont déjà commencé à donner des ordres aux êtres humains, du genre « éteignez là-bas, allumez ici, allez là, revenez ici ». Nous sommes entrés dans un nouveau type d'éducation: l'éducation par les machines.

Lorsque Tatukrak, la montagne qui se trouve de l'autre côté du Rio Doce, en face de l'endroit où je me trouve maintenant, apparaît avec une face voilée, enveloppée de nuages de pluie, cela me rappelle l'hexagramme du Yi King « montagne sur le lac ». Quand on observe la montagne pleine de brume au sommet, avec des nuages de pluie, on se dit « reste calme, n'entreprends rien de nouveau aujourd'hui ». Mais lorsqu'elle apparaît splendide, avec ses magnifiques entrelacs sur ses parois, alors on se dit « ah, quelle belle journée ! ». C'est ça, vivre avec rien.

L'idée de consommer deux mondes, en fait, n'est pas une idée, c'est une réalité. La science a réussi à comprendre la capacité de production et de possibilité de survie de la vie humaine.

Jusqu'au XX^e siècle, l'humanité s'est étendue, occupant tous les continents, consommant suffisamment pour que chacun puisse se déplacer, habiter, manger, vivre, réaliser ses projets. Jusqu'à ce que le compte de la consommation des ressources naturelles vire au rouge. C'est un exemple qui rappelle bien ce qui se passe souvent au sein des foyers. Nous nous endettons, et nous commençons à consommer, dès le milieu de l'année, les « ressources » planétaires de l'année suivante.

Cela signifie que nous épuisons les forêts, que nous épuisons les rivières. La révolution industrielle et toute l'expérience moderne ont été construites sur les combustibles fossiles. Le minerai est extrait des mon-

tagnes et est transformé en tôles. Tous les matériaux que nous transformons consomment l'organisme qu'est la planète.

Une montagne est transformée en tôles pour la fabrication de voitures, d'appareils électroménagers, de casseroles, de cuisinières, de réfrigérateurs, qui cessent à jamais d'être montagne. C'est une montagne de moins dans l'organisme terrestre. Les métaux et tous les autres matériaux utilisés ne font pas marche arrière. L'idée du recyclage consiste à recycler pour une autre consommation. Ce n'est pas redonner à la nature. Les océans sont épuisés par tant de choses que nous leur prenons, en plus des déchets qui y sont déversés. Il y a au fond des océans des fosses remplies de montagnes de plastique. C'est-à-dire que nous faisons disparaître des montagnes naturelles à la surface et apparaître des montagnes artificielles dans les fosses océaniques.

Nous saccageons et nous consommons la planète. En même temps que nous consommons de l'énergie nouvelle, nous produisons des résidus énergétiques inertes issus des combustibles fossiles. Nous mangeons deux planètes par an. Maintenant que nous avons un Groupe d'experts sur l'évolution du climat, nos calculs sont beaucoup plus précis. Ce Groupe d'experts fait des analyses et établit des rapports quasi hebdomadaires. Les scientifiques qui suivent la question du réchauffement climatique ont accès à des informations en flux continu sur ce qui se passe dans la biosphère de la planète et dans notre environnement. Nous vivons pleinement l'expérience de ce qu'on appelle l'Anthropocène. Et ce qui caractérise l'Anthropocène, c'est l'empreinte que l'être humain est capable d'imprimer sur Terre. C'est une marque très lourde, une trace très lourde, qu'on ne sera pas capable d'effacer tant qu'on ne changera pas radicalement le cours des événements qui nous a menés sur ce podium de mangeurs de planète.

Parfois, j'utilise le mot planète et parfois le mot monde, et je parle toujours de choses différentes. La planète est Gaïa, cet organisme que nous sommes littéralement en train de manger. Le monde est cet ensemble d'imagination, de visions, de perspectives, toute cette production d'idées qui institue une humanité. C'est quelque chose que nous avons construit. Le monde est une création de l'être humain. Pas la planète. Elle nous a créés, et continuera à nous porter en elle pendant

un certain temps. Quand nous deviendrons insupportables, cette merveilleuse planète se débarrassera de nous, avec ses propres mécanismes, son intelligence et ses ressources. Alors que nous sommes nous-mêmes en train de combattre un virus, saluant la science pour sa capacité à faire en sorte que des centaines de scientifiques inventent, recherchent et mettent en place un vaccin, cet organisme qu'est Gaïa n'a pas besoin de faire de recherches pour savoir comment nous faire disparaître. Elle a une intelligence qui lui est propre.

L'idée de la ville devrait être remise en question. Parce que les villes continuent d'attirer trop de monde, et de façon incessante. Elles consomment beaucoup d'énergie. Et ce sont des accélératrices de consommation. Lorsque vous voyagez, remontez une rivière, allez au village, vous réduisez visiblement votre consommation, de tout. Même d'électricité, simplement parce qu'il n'y en a pas. C'est comme si on sortait d'une pompe à énergie. Comme si on délaissait les vêtements, la nourriture, les médicaments, les équipements, tout ce bric-à-brac, tout ce qui est produit, toute la « marchandise », comme le dit Kopenawa Yanomami. Il est nécessaire de fuir le monde de la marchandise, mais il s'avère que la ville est une accélératrice du monde marchand. Et les gens étant continuellement encouragés à vivre dans des capitales telles que Paris, Londres, New York, Rio de Janeiro ou São Paulo, nous devons alors inviter des architectes et des ingénieurs à prendre la parole au sein de Selvagem.

J'ai l'impression que parmi les gens qui parviennent à se brancher à notre conversation, nombreux sont ceux qui, citadins depuis plusieurs générations, le font en tant que consommateurs de contenu. En tant que personnes qui sont solidaires de la cause, qui veulent en savoir davantage, mais qui se sentent absolument impuissantes.

Les villes sont en quelque sorte des hématomes sur l'organisme de Gaïa et doivent être remises en question. Ce sont les trous noirs de notre planète. Or les Lumières, le positivisme, nous ont fait penser à la ville comme à un lieu resplendissant, fantastique. Mais il ne faut pas non plus oublier qu'il ne s'agit ici que de l'histoire récente des villes, et que ces dernières ne sont pas nées avec l'électricité.

Quand on pense à des *poles*¹ comme Jérusalem, Machu Picchu, Istanbul ou Tenochtitlán, elles n'étaient pas toxiques dans le passé. Mais elles le sont devenues dès lors qu'on en a trop fait. Aujourd'hui, je m'en prends aux architectes et aux ingénieurs en leur demandant « Que faites-vous face à tout cela? Vous portez une responsabilité très visible. C'est vous qui rendez scientifiquement viable la construction de ces tours, de ces gratte-ciels et de ces structures très lourdes de béton et de fer ». J'essaie de les faire réfléchir à d'autres modèles de construction que celui du béton, du fer, du ciment, qui tue les rivières et annonce une esthétique de cimetière. Je ne dis pas qu'il faut détruire les villes. Mais qu'il faut transformer les villes, les transformer en jardins, les remplir d'éléments vivants.



1. N.T. Pluriel de polis, « cité » en grec ancien.

Près du coeur sauvage, de Clarice Lispector. Rocco, 1998.

Métamorphoses, d'Emanuele Coccia. Rivages, 2020.

O homem, as viagens [L'homme, les voyages], de Carlos Drummond de Andrade.

Dans: *As Impurezas do Branco* [Les impuretés du Blanc],. Companhia das Letras, 2012.

L'homme, si petite créature de la Terre
 s'ennuie sur la Terre
 lieu de grande misère et de peu de plaisir,
 construit une fusée, une capsule, un module
 file pour la Lune
 atterrit prudemment sur la Lune
 marche sur la Lune
 plante un drapeau sur la Lune
 fait l'expérience de la Lune
 colonise la Lune
 civilise la Lune
 humanise la Lune.

La Lune humanisée: tout comme la Terre.
 L'homme s'ennuie sur la Lune.
 Partons pour Mars - il ordonne à ses machines.
 Elles obéissent, l'homme atterrit sur Mars
 marche sur Mars
 fait l'expérience
 colonise
 civilise
 humanise Mars avec ingéniosité et art.

Mars humanisé, quel endroit sans intérêt.
 On part ailleurs ?
 Bien sûr - dit la machine
 sophistiquée et docile.
 Allons sur Vénus.
 L'homme pose le pied sur Vénus,
 voit ce qu'il avait déjà vu - c'est ça ?
 idem
 Idem
 Idem.

L'homme perd la tête s'il ne se rend pas sur Jupiter
 proclamer la justice avec l'injustice

répéter la fosse
répéter l'agitation
répétitive.
D'autres planètes demeurent pour d'autres colonies.
Tout l'espace devient Terre-à-Terre.
L'homme atteint le Soleil ou prend un virage
juste pour te voir ?
Tu ne vois pas qu'il invente
des vêtements insidérables pour vivre sur le Soleil.
Il y pose ses pieds et:
mais comme le Soleil est ennuyeux, faux taureau
espagnol apprivoisé.

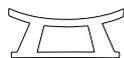
Restent d'autres systèmes en dehors
du solaire à coloniser.
Quand ils finiront tous
il ne restera à l'homme que
(sera-t-il équipé ?)
le difficilissime et très périlleux
voyage de soi à soi-même:
mettre le pied sur la terre
de son cœur
expérimenter
coloniser
civiliser
humaniser
l'homme
découvrant dans ses propres entrailles inexplorées
la joie éternelle et insoupçonnée
de co-habiter.¹

Les portes de la perception et Le Ciel et l'Enfer d'Aldous Huxley. Biblioteca Azul, 2015.

La Chute du ciel : paroles d'un chaman Yanomami, par Davi Kopenawa et Bruce Albert. Pocket, 2014.

Maracatu Atômico, chanson de Nelson Jacobina et Jorge Mautner composée en 1974.

Kumus: guérisseurs dans divers peuples autochtones du Rio Negro.



Kumurô: banc cérémoniel des kumus.

1. Traduction libre

CITATIONS EN PASSANT SUR LE FEU

Tradições [Traditions], d'Ailton Krenak.

Dans: *Poesia indígena hoje* [Poésie autochtone aujourd'hui], Revista Poesia, n.1, 2020.

En chantant, en dansant,
En passant au-dessus du feu
Nous suivons les empreintes de nos ancêtres
Dans le continuum
De la tradition

*

Mon père
qui est le feu
il brûle sans cesse
Mon père
qui est le feu
il brûle sans cesse

Il brûle, brûle brûle brûle
sans cesse
Il brûle ce qui était autrefois
Il brûle ce qui sera
Il brûle brûle brûle
il brûle sans cesse.²

A Vida Não é Útil [La vie n'est pas utile] d'Ailton Krenak. Companhia das Letras, 2020.

Incerteza Viva [L'incertitude vivante], titre de la 32ème Biennale de São Paulo, en 2016, organisée par Jochen Volz, Gabi Ngcobo, Júlia Rebouças et Lars Bang Larsen.

Yi King, Le Livre des Mutations. Texte classique de la sagesse chinoise de tradition oraculaire, originaire de la période précédant la dynastie Chou (1150-250 avant JC).

☰ ☷ KÊN / Le Calme (Montanha)

2. Traduction libre

Les deux textes de *La Vie est Sauvage* ont été élaborés à partir des conversations en ligne d'Ailton Krenak et d'Anna Dantes les 19 novembre et 3 décembre 2020. Les conversations sont accessibles via selvagemciclo.com.br.

REMERCIEMENTS

Instituto Clima e Sociedade
Conservação Internacional Brasil

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est réalisée collectivement avec la communauté Selvagem. La coordination éditoriale est faite par Mariana Rotili et la mise en page a été faite par Isabelle Passos. Pour la version française, nous remercions Janice Figueiredo et Antoine de Mena.

Toutes les activités et le matériel de Selvagem sont partagés gratuitement. Pour ceux qui souhaitent donner quelque chose en retour, nous vous invitons à soutenir financièrement les Écoles vivantes, un réseau de 5 centres de formation pour la transmission de la culture et des connaissances indigènes.

Pour en savoir plus: <https://selvagemciclo.com.br/colabore>

TRADUCTION
JANICE FIGUEIREDO

Brésilienne qui a vécu aux États-Unis, en France et en Équateur, elle vit actuellement à Rio de Janeiro, où elle se dédie à l'étude des cultures et langues du monde, à la musique (composition), et à l'audiovisuel (études). Elle a travaillé avec des communautés autochtones en Équateur et est fascinée par les savoirs traditionnels et ancestraux.

RÉVISION
ANTOINE DE MENA

Artiste, cinéaste et traducteur franco-espagnol. Il vit actuellement à Rio de Janeiro. Il réalise un travail pluridisciplinaire: cinéma d'art, essai documentaire, vidéo, poésie, dessin, peinture calligraphique et installation. Membre du groupe de recherche Eiras-Paracambi et coordinateur de l'espace xow.rumi / Capacete (Glória – RJ).